

Voici un entretien dont je ne peux malheureusement donner ni la date ni le journal. Sans doute *Révolution* l'hebdo du PCF et peu après la sortie en France du roman de Vazquez Montalban, le Pianiste (roman daté de 1985 en Espagne et de 1988 en France). Je penche pour 1989 vu le contenu de l'article. J'ai conservé la faute d'orthographe au nom de l'écrivain.

Jean-Paul Damaggio

ESPAGNE/MONTALBAN

Le taureau assis

Roberto Mero

John Wayne vainqueur de Sitting Bull ? Entretien avec le romancier espagnol.

Ecrivain et journaliste, quel regard portez-vous sur les changements politiques internationaux et leurs conséquences ?

Manuel Vasquez Montalban : Il y a trois points de vue fondamentaux. Celui de la droite traditionnelle, qui analyse les faits comme la confirmation de ses thèses sur l'Histoire. Celui de la social-démocratie, même s'il confirme ses thèses, ne trouve d'autre issue que d'organiser la crise sur la réforme en prenant le risque d'être dévorée. Enfin, il existe une troisième position, qui me paraît la plus intéressante et à laquelle j'adhère, qui est celle de construire une raison universelle de la gauche.

Sur quelle base ?

Manuel Vasquez Montalban : La chute des pays socialistes crée une unanimité du système occidental qui laisse le monde sans aucun point de repère face au désordre et à l'injustice. Les partis socialistes européens, les survivants d'une politique de gauche anticommuniste seront forcés de se reconvertir. Le SPD allemand comme le PC italien par exemple, encore que l'on peut prendre en compte qu'il est possible que le SPD change s'il quitte l'opposition. De la même façon, il n'y a qu'à voir comment la culture d'orientation marxiste s'autorecycle, à partir de l'expérience des communistes occidentaux qui possèdent une culture différente des partis communistes au pouvoir.

Quels seront les fondements de cette nouvelle politique ?

Manuel Vasquez Montalban : Reconnaître le jeu des institutions démocratiques, mais sans y subordonner une conception de l'Histoire ; en mettant un terme, au contraire, au monolithisme et à l'unanimité qui ont été si négatifs au moment de l'édification du socialisme. Il existe des forces de gauche susceptibles de faire des concessions, d'autres non, agissant comme conscience critique nationale et internationale, et qui, s'appuient sur les mouvements sociaux. Pour tout cela, un axe internationaliste est fondamental pour organiser un front commun de la raison et faire face à un capitalisme tout puissant.

Cette structuration internationale n'est-elle pas en contradiction avec la recrudescence des caractères nationalistes ou racistes qui s'exercent autant en Occident qu'à l'Est ?

Manuel Vasquez Montalban : C'est cela justement qui doit s'affronter. Ce qui a disparu, c'est un projet universaliste qui s'est avéré obsolète aussi bien à l'Est que dans les partis communistes occidentaux. Ils n'ont pas voulu voir le degré de décomposition interne dont souffrait le système et le manque de mesures pour l'arrêter. Le parti unique s'est transformé en une société secrète de secours mutuels, qui a freiné le propre développement de la société socialiste et empêche peut-être à jamais de prouver le contraire.

La crise opérée à l'Est trouve-t-elle ses racines dans un manque de sérieux idéologique ou est-ce un modèle qui s'est effondré ?

Manuel Vasquez Montalban : Ce qui est tombé, c'est un modèle en crise : il n'y a pas eu de démocratie dans les entreprises, ni débat ni structure démocratique, seulement le modèle d'un Etat-parti. Les causes objectives qui ont amorcé le discours émancipateur du marxisme se sont altérées, modifiées se sont universalisées, mais elles existent toujours. Elles ont besoin d'une version modernisée. Il existe des tendances nostalgiques presque rétro, des cultures de gauche qui sont restées dans le fossé, comme le trotskisme, qui soutient qu'il faudrait revenir à l'année vingt-sept pour changer les choses. Aujourd'hui, la réalité est différente.

Quelle est-elle ?

Manuel Vasquez Montalban : Les sociétés ont changé et la planète aussi. La réalité révolutionnaire en Bolivie n'est pas la même en Ethiopie ou en Europe, où il faudrait un front civil composé par l'avant-garde la plus lucide comme les écologistes, la classe ouvrière installée et les partisans d'une nouvelle relation sociale, comme les leaders de la société de consommation. J'entends par là non pas les buveurs de bière mais ceux qui s'abreuvent de culture et d'information.

Pourquoi, après une histoire en fait anticapitaliste, les gens de ces pays interprètent-ils le modèle occidental comme le paradis ?

Manuel Vasquez Montalban : C'est différent en URSS, où la révolution a triomphé, mais c'est vrai pour des pays où, comme conséquence de la Seconde Guerre mondiale et en partage du monde, le socialisme a été imposé artificiellement. En URSS, la disparition des générations qui ont fait la révolution et lutté contre les nazis, en donnant une valeur éthique à tout cela, a laissé au pouvoir un groupe chargé d'influences négatives, arriviste et privilégié, qui a brisé la conscience sociale.

Comment expliquez-vous le manque de nouveaux penseurs même dans les pays qui ont été les protagonistes des changements ?

Manuel Vasquez Montalban : Le secteur de la gauche dissidente a agi lamentablement, comme le cheval de Troie. Ceux qui critiquaient la bureaucratie et croyaient que l'on devait changer la société socialiste, en démocratisant le système, se rendent compte maintenant que la droite les a utilisés. C'est pourquoi aujourd'hui, en Allemagne, les dissidents marxistes de l'ex-RDA sont persécutés dans une implacable chasse aux sorcières.

Quel est le danger que renferme la réaction face au modèle qui existait ?

Manuel Vasquez Montalban : Le même qu'après le franquisme, les sociétés soumises à la pression autoritaire voient éclater les vocations endormies de ceux qui approuvaient le rôle du pouvoir non pour accumuler des richesses mais pour obtenir une position personnelle. Il est évident qu'au centre d'une grande crise économique, existe toujours la tentation d'un totalitarisme organique et fasciste, avec un discours populiste confus. Tout cela est en mouvement de façon si nette que la droite réapparaît avec force, il ne faut pas rejeter l'idée que surgissent de véritables organisations de cette droite vaincue, qui aille au-delà du romantisme et qui, en plein marasme, maintienne un discours critique.

La politique exercée en Union soviétique pourra-t-elle éviter les tentations ?

Manuel Vasquez Montalban : En Occident, la perestroïka est vécue comme une espèce d'heureuse fin à une politique d'horreur et on voit Gorbatchev comme le bon qui ouvre un système. C'est la lecture mythologique qui, en même temps, produit un sentiment de soulagement devant la disparition du danger communiste. D'autre part, existe la tentation de transformer la conquête du Far West par celle du Far East. Il y en a qui rêvent d'en finir avec les Indiens sioux de l'Oural pour installer leur propre ranch sur un territoire vierge. Sitting Bull sera-t-il de nouveau vaincu par John Wayne ? Là est la question. (Traduction : Virginie Gatti)